

Chapitre 17 : Vers la fin de l'Algérie française (1960 – 1961 : 23 – 24 ans)

Assistance sociale

Étant secrétaire auprès du capitaine chef du poste militaire et commandant de la place d'arme, je faisais de mon mieux. Le capitaine m'estimait beaucoup et avait bien confiance en moi. Cette fonction me laissait beaucoup plus proche des français. Me mettre au plus près de cette communauté était le seul moyen qui me permettait la répétition de la langue française que je n'entendais pas parler dans mon milieu local. Je sentais m'enrichir de l'esprit en côtoyant un milieu de personnalités cultivées. Je faisais attention pour ne rien laisser échapper de leur discussion. J'essayais de capter tout ce qui pourrait être utile. Ma curiosité me faisait leur demander des explications de ce dont je n'arrivais pas à comprendre et même si cela interrompait la discussion. Ils parlaient souvent de la bonne conduite, du service humanitaire et de la bonne éducation d'une famille. Pour moi, Mme Jouando, institutrice, je la considérais comme mon ange protecteur. Je ne manquais pas de la consulter en cas de besoin. J'écoutais beaucoup ses propositions et je me sentais profondément attiré par sa conduite irréprochable. Cet ange, en plus de ses activités scolaires, essayait de consacrer un peu de son temps pour venir en aide aux pauvres. En plus de sa générosité, elle n'épargnait pas d'effort pour donner des conseils à ses entourages, d'être un individu exemplaire à servir la société. Je l'entendais souvent dire: «un individu qui ne fait rien dans sa vie pour ses frères, est nul et n'est rien du tout.» Ses attitudes ont fait germer en moi la volonté de l'imiter et de servir à quelque chose.

Quelques consciences se sont éveillées mais je ne savais pas d'où elles venaient et pourquoi ! Peut-être cela venait de mon complexe d'être descendant de l'esclave qui de temps en temps lançait un cri strident au fond de moi-même et qui n'était entendu que par mon esprit. Depuis la maturité de ma vie, j'étais toujours attiré par des actes à aider les autres. Mais comment faire pour y arriver ? Je me suis décidé de devenir assistant social volontaire à titre humanitaire. C'était par ce canal que j'arriverai au but fixé dans ma tête. Je me sentais toujours poussé à combattre pour sauver les handicapés, les pauvres et les déshérités. Je tentais de prendre des photos

d'identité pour eux en vue de faire un dossier qui était nécessaire afin de bénéficier des prestations de l'état. Cette motivation me laisserait ultérieurement à m'intégrer au sein de l'Association Terre des Hommes au service des enfants handicapés dont le siège se trouvait à Lausanne en Suisse.

Un jour, lors d'une révision du budget communal, j'ai proposé au capitaine de m'autoriser à pratiquer, en plus de mes activités administratives, le travail d'assistant social sans être rémunéré au profit des handicapés, par exemple handicapés mentaux, aveugles ou paralysés. Je l'ai vu le capitaine Meunier au cœur angélique me regarder d'un sourire et d'une figure épanouie. Avant de me dire quoi que ce soit, je me suis senti la crainte écartée. Il m'a répondu calmement.

- J'ai suivi tes comportements depuis bien longtemps. J'ai remarqué en toi quelque chose, une volonté de servir l'autrui. Et maintenant tu as dit ça spontanément, je vais t'aider pour y arriver.

Le dossier du demandeur exigeait de nombreux documents et ce qui nous faisait obstacle était la photo. Il n'y avait pas de photographe à Aoulef, ni dans les villes des régions avoisinantes. Quant à moi, j'ai été toujours attiré par la photo depuis mon entrée à l'école où je voyais des images dans les livres. Et quand j'étais en France en 1952, le journaliste M. Pourrain qui m'amenait avec lui en voiture prenait beaucoup de photos. Cette activité a semé en moi l'attraction vers la photographie. Elle se consoliderait davantage en moi plus tard avec la visite de M. Kobori pour ses études sur la foggara. Le capitaine m'a montré ce qu'il fallait faire. J'ai d'abord fait la commande d'un appareil photographique français FOCA par poste. Le colis m'est parvenu contre paiement. En le recevant, je me suis senti tellement heureux, prêt à voler dans l'air ! D'abord, je me déplaçais dans les localités lointaines pour photographier les handicapés et ceux qui avaient besoin de l'aide. J'envoyais le film à Alger pour le développement et le tirage et puis je recevais les photos par colis contre remboursement. Les handicapés recevaient leurs photos à titre gratuit, les gens un peu aisés payaient un prix symbolique. De toute façon, je ne bénéficiais de rien. Petit à petit l'oiseau faisait son nid. Au bout d'une année, tous les handicapés se sont trouvés bénéficiant des prestations de la sécurité sociale. Le capitaine m'en a félicité.

- Je ne sais si tu as l'esprit politique, si oui cela te permettra ultérieurement de te présenter aux élections, me dit-il. Je ne serai pas là

mais tu verras. Je serais tout heureux de te maintenir avec moi en correspondance pour m'informer de ta situation.

De même par commande en contre remboursement, je me suis approvisionné en matériel nécessaire pour un petit laboratoire d'amateur : agrandisseur, sécheuse, révélateur, fixateur et tout ce qui était nécessaire. J'ai fini par être considéré comme photographe local qui dépannait la population. Je me perfectionnais en même temps en photos diapositives. Le capitaine m'a aidé en me donnant un projecteur prestilux acheté au foyer militaire de Reggane à un prix détaxé qui était un tiers moins cher que le prix en France. Le métier de photographe s'est implanté et s'est consolidé en moi. Je continuais à faire beaucoup de photos diapositives en couleur aussi bien qu'en noir et blanc. Les séances de projection étaient devenues un bon loisir pour les élèves des écoles et même pour les adultes. A l'époque, ces images fixes, beaucoup les appelaient « cinéma ». Quant à mes albums, ils sont maintenant au nombre de 22 mais il reste encore de nombreuses photos pas encore collées. Les diapositives qui sont numérotées dépassent les 6.500 poses. Aurais-je la possibilité dans la vie pour les scanner toutes? Y aura-t-il quelqu'un après moi qui sauvegardera ce patrimoine ? Nous ne sommes pas venus dans la vie pour durer éternellement, mais pour chaque génération la nature engendre spontanément un individu qui tiendra le flambeau. Ce que je fais n'est qu'une goutte dans un océan mais la civilisation n'est que l'accumulation de ce que nous faisons et de tous ceux qui nous ont précédés.

Événement de l'essai nucléaire français au Sahara algérien

La grande base militaire de Targuia sur un plateau à 5 km de l'Est de Reggane était le lieu de laboratoire où les travaux spectaculaires sont réalisés depuis plusieurs années. La construction des bâtiments et des tunnels de ces édifices révolutionnaires a complètement changé cette partie du plateau appelée Targuia. Cette base hébergeait de nombreux militaires. Cette activité a créé des milliers d'emplois pour les travailleurs de la région. Plusieurs milliers de personnes y ont été employés. Cela a amené la prospérité à Tidikelt et à Touat. Aoulef qui avait un aéroport international se trouvait dans la zone rose, il a été interdit aux avions civils. C'est à dire il a été purement et simplement fermé. Aoulef se trouvait donc lésé par cette décision. L'explosion devait se dérouler mi-février environ suivant l'avis

favorable de la direction météorologique qui était le seul service habilité à donner le feu vert pour cette démarche. Un technicien nous a raconté.

- La construction de la bombe est conçue pour qu'un général déclenche l'étincelle en appuyant sur un bouton à partir de la base de Targuia.

C'était la veille du 13 février 1960. Le capitaine chef du poste militaire, commandant de la place d'arme et administrateur de la commune d'Aoulef, a ordonné au cours d'une réunion de notables dont j'étais l'interprète, que le conseil donné devait être strictement appliqué. S'adressant aux personnes présentes :

- Vous devez expliquer à tous les habitants que l'explosion aura lieu demain 13 février à six heures. Il est interdit à qui conque de rester dehors. Il faut que tous les membres de la famille se réunissent dans une seule chambre bien étanche ne laissant la moindre ouverture qui laisse les rayons de la lumière y pénétrer. Fermez les portes et les fenêtres, bouchez les trous et les fissures à l'aide de chiffons et papiers. Il faut que vous fermiez les yeux cinq minutes avant six heures. Attendez jusque à ce que le tonnerre passe et puis encore quelques minutes. Et enfin vous pourrez rouvrir les yeux. Si vous n'appliquez pas ce qu'on vient de vous dire, la lumière risque de vous brûler les yeux, voire devenir aveugles. Quant aux fonctionnaires, ils sont tous appelés à être présents à mes côtés, ici dans le poste militaire.

Moi, j'ai quitté ma famille pour rejoindre le lieu de rassemblement que le capitaine avait prévu pour les fonctionnaires et employés. Militaires, administratifs et civils, nous étions tous au côté du capitaine. Tous les bureaux de la C.A.S (Centre d'Administration Saharienne) sont devenus dortoirs pour la veille de l'explosion. Je laissais tous les membres de ma famille réunis chez moi pour y passer la nuit dans une chambre que nous comptions vraiment hermétique à la lumière, tout au moins c'est ce qu'on croyait. Mon père, ma mère, ma tante Aïcha et ma femme Messaouda y étaient entassés. La préparation du premier essai nucléaire français au Sahara algérien, correspondait en partie avec la période de la grossesse de Messaouda. Au mois de février elle n'était qu'à son deuxième mois. Mon père s'inquiétait de Messaouda enceinte. Il l'a consolé.

- N'aie pas peur, Dieu est avec nous, nous sommes sous sa protection, garde courage, lui dit-il.

Les conseils donnés ont semé des doutes et la peur dans les cœurs des habitants. Personne ne sait exactement l'influence de cette explosion néfaste.

- S'ils sont sûrs que cela ne fait rien, pourquoi essaient-ils de nous convaincre pour prendre tant de précaution, ont dit les uns.

- Eux-mêmes ne savent pas ce qui va se passer, ont ajouté les autres.

Quand on a posé la question à un responsable.

- Je n'ai rien à dire, a-t-il répondu. C'est un ordre que je reçois, je dois l'appliquer.

Quant à nous fonctionnaires, nous nous sommes réunis en groupe de sept, huit ou neuf par pièce. La tête préoccupée. C'était une nuit terrible. Nous l'avons senti plus longue que les autres. Nous ne dormions pas. Le sommeil s'éloignait de nos yeux. L'attente était horrible. Nous souffrions comme un damné la veille de sa décapitation. Bien que le tir fût à 150 km à vol d'oiseau d'Aoulef, nous ne pouvions avoir repos à nos sens. Qu'allait-il arriver ? Personne ne savait.

C'était six heures ! Le moment de peur est tombé sur nous. Une lumière ressemblant aux rayons puissants de la soudure à l'arc a envahi l'espace ! Que les yeux fussent ouverts ou fermés, tout le monde l'a vu durant plusieurs secondes. La moindre fissure invisible a pu laisser à cette puissante lumière pénétrer dans la pièce qu'on croyait avoir bouché minutieusement. Pendant un moment, on entend des hurlements, des cris, des pleurs d'enfants et de femmes. Puis plus rien. C'était l'accalmie. On a cru que tout était fini. Certains se sont hâtés et ont quitté les chambres pensant qu'il n'y avait plus rien. Sept minutes après, une secousse a rempli la terre. Nous avons cru que c'était la trompette du jugement dernier qui annonçait la fin du monde. Même ceux qui voulaient se montrer courageux se sont sentis dans le besoin de demander secours ! La secousse était assez puissante, jusqu' à atteindre la côte méditerranéenne. Pour la sécurité de la population des quatre villages d'Akabli situés à 40 km au sud-est d'Aoulef qui n'était qu'à 80 km au nord-est du lieu de l'explosion, trente camions militaires étaient en attente à Aoulef à la disposition de l'évacuation éventuelle de cette population. Finalement, la poussière nucléaire a pris la direction de l'est à plus de 20 km au Sud d'Akabli. Le danger a été écarté. Le convoi militaire a reçu l'ordre de rejoindre Ouargla.

Vingt minutes après, nous fonctionnaires, avons demandé au capitaine l'autorisation d'aller voir les nôtres. L'officier a donné un avis favorable. A peine ai-je quitté le bureau que j'ai vu devant moi des gens courir dans tous les sens. Ils étaient heureux d'être encore vivants. L'angoisse qui pesait sur les cœurs a été maintenant dissipée. Les uns rendaient visite aux autres pour leur exprimer la joie que tout s'était passé sans aucun danger. Je suis arrivé chez moi. La porte était déjà ouverte. Tout le monde éclatait de rire et a raconté le fait qu'avait causé la secousse. Le bruit s'est entendu au plafond, sous les pieds et partout. La secousse a branlé les portes ouvertes finalement à cause de la force d'ampleur. On m'a montré chez-moi les fissures des carreaux de verres de plusieurs fenêtres. Les portes de nombreux magasins commerciaux se sont trouvées ouvertes par le choc. De même plusieurs foggaras se sont trouvées endommagées par des éboulements qui entravaient l'écoulement de l'eau. Les poutres en tronc de palmier de certaines vieille maisons ont cédé au choc et s'est effondrées. On n'a enregistré, heureusement, aucune victime. Pendant des semaines on ne parlait plus que de ça. Les travailleurs qui sont rentrés en congé de la base de Targuia, nous ont raconté. On a fait sortir tout le monde dehors. On a suspendu à chacun d'eux un objet carré plat au cou. Certains pensaient que c'était un gri-gri de protection. Mais cela doit être un contrôle de quantité de radioactivité absorbé par chacun. On les a rassemblé en rang, on leur a ordonné de s'aplatir sur le ventre cachant la figure dans les mains face au sol et de fermer les yeux. On leur a dit qu'ils ne devaient se lever qu'au deuxième ordre. Après l'explosion, on a annoncé que cela y était et qu'on était maintenant libre. Tout le monde s'est remis debout. N'attendant plus aucun autre choc, ils ont été surpris par un tremblement terrible qui est arrivé tardivement. La plupart d'entre eux se sont trouvés malgré eux chutés à terre. Les techniciens qui étaient en avance au courant du phénomène et qui gardaient le secret ont commencé à rire en voyant la peur qui s'emparait des autres.